HAL
open science

Visiter ou faire visiter ? La marche comme révélateur du rapport des habitants à leur quartier

Matthieu Adam

To cite this version:

Matthieu Adam. Visiter ou faire visiter ? La marche comme révélateur du rapport des habitants à leur quartier : L'exemple de visites libres dans l'écoquartier de Bottière-Chénaie. RTS. Recherche, transports, sécurité, 2014, Les sens des circulations, 2014 (02-03), pp.173-189. 10.4074/S0761898014002088 . halshs-01314362

HAL Id: halshs-01314362

https://shs.hal.science/halshs-01314362

Submitted on 14 Mar 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Rech. Transp. Secur. (2014) 30:173-189

ARTICLE ORIGINAL / *ORIGINAL ARTICLE*

Visiter ou faire visiter ? La marche comme révélateur du rapport des habitants à leur quartier

L'exemple de visites libres dans l'écoquartier de Bottière-Chénaie

Reveal the relationship of inhabitants to their neighborhoods through walking

Matthieu Adam

Reçu le 24 octobre 2013; accepté le 13 mai 2014
© IFSTTAR et Éditions NecPlus 2014

Résumé Cet article est une contribution méthodologique présentant comment une technique d'enquête s'appuyant sur le déplacement piéton au sein d'un quartier permet d'atteindre le sens vécu de cet espace.

Dans le but de saisir le sens du terme quartier pour ceux qui l'habitent, nous leur demandons de nous faire visiter leur quartier en les laissant libres de définir itinéraire, durée et thématiques abordées. Durant la visite, enregistrée par un micro et un GPS, nous accompagnons les enquêtés en silence, n'intervenant que pour les relancer. La méthode répond à trois objectifs : elle permet de saisir les dimensions de l'espace vécu, elle provoque des réactivations sensibles déclenchant la mobilisation de représentations *in situ* et elle place les enquêtés en situation de réflexion sur leur expérience d'un environnement qui pour eux est quotidien et leur apparaît alors comme « normal » voire « banal ». Nos visites amènent alors la mise en itinéraires et discours de cet environnement.

À partir de 21 visites réalisées à Bottière-Chénaie (Nantes) nous montrons comment cette méthode place les enquêtés en position de guides mais aussi, par son caractère involontaire, en situation de visiteurs dans leurs propres lieux de vie. Nous interrogeons les sens attribuables aux itinéraires suivis et comment ils nous renseignent sur les réalités vécues des territoires étudiés. Outre les commentaires explicites des enquêtés, nous étudierons les choix des lieux traversés, montrés ou éludés, leurs ordres d'apparition ou encore les demi-tours et arrêts effectués. L'enjeu est notamment de distinguer ce qui, dans ces choix, relève de représentations de l'espace vécu ou de contraintes pratiques. Ainsi souhaitons-nous démontrer le potentiel des visites libres comme outil pour saisir les représentations spatiales.

Matthieu Adam (✉)
CITERES - UMR CNRS 7324 - Équipe IPAPE
33, allée Ferdinand de Lesseps, B. P. 6044,
937204 Tours cedex 3
e-mail : adam.matthieu@gmail.com

Mots clés représentations collectives et individuelles · quartier · méthodologie · marche · visites

Abstract This article presents how a survey method based on pedestrian movement helps to understand the individual and collective representations associated to a neighborhood by its inhabitants.

In order to grasp the meaning of the word "neighborhood" for those who live in it, we ask them to make us visit their neighborhood. We leave them free to define route, duration and conversation topics. We record their speeches with a microphone and the route with a GPS. The method serves three purposes: it allows to enter the "lived" dimensions of the space, it causes sensitive reactivation that prompts the mobilization of representations and it obliges the respondents to think about their experience of their daily environment. Our visits then lead the implementation of this environment in routes and speeches.

From 21 visits made in Bottière-Chénaie (Nantes) we show how this method places the surveyed in the position of guides but also in a situation of visitors in their own living spaces. We question the meaning that we can attribute to routes and how they tell us about the representations of the territories we are studying. In addition to the explicit comments of respondents, we study the choices of the spaces they traverse, show us, avoid, or in which they stop, turn around and their order of appearance during the visit. The challenge is particularly being able to distinguish what in these choices succession is due to representations of the space or to practical constraints. Our goal is to demonstrate the potential of our "free visits" as a tool to capture the spatial representations.

Keywords Collective and individual representations · Neighborhood · Methodology · Walking · visits

Introduction

Du logement à l'agglomération, en passant par la ville ou le quartier, les espaces de vie au sein desquels les urbains évoluent quotidiennement sont pluriels et multiscalaires. Habiter ces espaces c'est ainsi les parcourir, s'y déplacer, les traverser, en un mot y être mobile. La pratique de l'espace urbain est ainsi faite de mobilités locales, quotidiennes ou extraordinaires, et celles-ci participent à donner du sens aux relations à l'espace et à l'espace lui-même. Les figures littéraires du flâneur [1] ou de la dérive [2] et certaines méthodes d'enquête scientifique, comme celle des itinéraires [3] ou du parcours commenté [4], le montrent avec brio : pour saisir le sens ou les sens des lieux et des espaces il s'agit d'être avec eux dans un rapport dynamique, il faut les parcourir, les mettre en marche. Nous inscrivant dans cette filiation, nous proposons ici une contribution méthodologique qui entend exploiter la déambulation et le sens que les habitants assignent à cette mobilité à micro-échelle comme révélateur de la relation à l'espace. En demandant aux habitants de l'éco-quartier de Bottière-Chénaie, à Nantes, de nous faire visiter leur quartier, nous les amenons à donner corps, en récits et en tracés, trajets ou itinéraires, à des rapports et des représentations de leurs lieux de vie quotidiens. L'approche que nous présentons ici place donc la mobilité au cœur de son développement méthodologique et empirique. Si les lieux que l'on nous montre durant la visite sont le théâtre de micro-mobilités quotidiennes et que celles-ci s'inscrivent dans le jeu plus large des mobilités locales, c'est bien à partir de déplacements extraordinaires, puisque répondant à notre demande, spécifique et ponctuelle, que nous affirmons pouvoir comprendre les rapports entretenus avec un espace en apparence statique et banal : le quartier.

Profitant de la généralisation des politiques de développement urbain durable, le quartier est de retour comme échelle privilégiée de la mise en œuvre de projets urbains. Qualifié aujourd'hui d'éco ou de durable, le quartier aurait, selon ses concepteurs, les dimensions optimales pour concrétiser des avancées économiques, environnementales et sociales : circuits courts, mobilité dite « douce », démocratie participative et réseaux de sociabilité s'y développeraient ainsi facilement[1]. Le quartier dont l'existence en tant qu'échelle habitée était mise en doute scientifiquement [5], le quartier qui était devenu médiatiquement synonyme de cités de grands ensembles et de leurs maux indéfinissables [6]. . . Le quartier, désormais placé sous les auspices de la durabilité, est, depuis le début des années 2000, de retour sous un angle favorable dans les politiques publiques. Du terme quartier il faut dire la polysémie : au-delà des différentes tentatives de définition scientifique, son sens commun ne recouvre pas une réalité unique mais des acceptions qui varient selon le rapport entretenu avec lui. Ainsi, dans le cas qui nous intéresse, et sans que sa définition n'en soit pour autant univoque, le quartier fait écho pour les concepteurs d'écoquartiers à une échelle de projet. Ceux-ci en partagent alors un certain nombre de représentations influencées par le travail qu'ils y effectuent collectivement et par leur culture professionnelle. Le quartier a donc une nouvelle réalité urbanistique, à la fois dans les discours qui entourent les projets et dans les représentations de ceux qui les portent. Nous avons voulu savoir quelle était cette réalité pour les habitants de ces nouveaux objets urbains et comment, nous, chercheurs, étions à même de saisir concrètement ce que « quartier » signifie pour eux notamment si cette échelle de projet résonne avec une échelle habitée. Pour ce faire, nous avons demandé aux habitants de l'écoquartier de Bottière-Chénaie, à Nantes, de nous faire visiter leur quartier, suggérant ainsi la possibilité de répondre à cette question en mettant en œuvre une démarche d'enquête *in situ* s'appuyant sur le déplacement et le sens que les individus lui assignent dans ce cadre spécifique.

Si le quartier est aussi une échelle habitée, les individus qui y vivent en ont aussi alors un certain nombre de représentations plus ou moins partagées. Quelles sont-elles alors ? Le quartier est-il un objet flou ou connaît-il une définition partagée par tous ses habitants ? Où commence le quartier, où s'arrête-t-il ? Quelles sont ses frontières ? De quelles natures sont-elles ? Ce sont ces aspects de la relation à cet espace de la vie quotidienne que nous souhaitons éclairer.

Nous proposons de parcourir le quartier avec ses habitants lors de visites libres dont ils décident de tous les paramètres : trajectoires, lieux traversés, durée, distance, thèmes abordés, *et cetera*. La méthode répond à trois objectifs : elle permet de saisir les dimensions de l'espace vécu, elle provoque des réactivations sensibles déclenchant la mobilisation de représentations *in situ* et elle place les enquêtés en situation de réflexion sur leur expérience d'un environnement sur lequel ils prennent habituellement peu le temps de disserter puisque quotidien pour eux celui-ci fait partie de ce qui est normal, voire banal, de ce sur quoi on ne s'interroge plus. Nous recueillons alors un matériau double constitué de propos libres sur l'espace étudié et de la carte du trajet parcouru. Nous pensons que les déplacements au sein du quartier ont un sens pour les habitants qui nous guident : ils participent à la construction du rapport qu'ils

[1] Un rapide coup d'œil sur les documents de communication de différents projets suffit pour voir apparaître ces arguments. Nous les retrouvons aussi lors des entretiens que nous avons pu réaliser avec les concepteurs de Bottière-Chénaie dans le cadre de cette recherche qui vise à confronter les représentations des concepteurs et des habitants d'un même quartier. L'ambition de cet article étant de se concentrer sur la méthodologie employée pour faire apparaître les représentations habitantes, nous ne développerons ici pas plus cet aspect de notre travail qui fera l'objet de prochaines publications.

entretiennent avec leur quartier et par là même nous donne à en voir certains éléments. Nous proposons ici d'accorder une attention particulière au sens que l'on peut octroyer aux lieux montrés et aux trajectoires empruntées. Notre hypothèse est que les lieux que l'on nous montre et plus encore les trajectoires que l'on nous fait emprunter sont porteurs de sens et sont donc des clefs de lecture pertinente des représentations individuelles et collectives de l'espace. Nous étudions alors comment la déambulation dans le cadre d'une visite libre au sein du quartier les révèle. À partir de 21 visites réalisées avec les habitants de l'écoquartier de Bottière-Chénaie de mars à juin 2012, nous montrons comment la méthode place les enquêtés en position de guides mais aussi, par son aspect inhabituel, en situation de visiteurs dans leurs propres lieux de vie. Nous interrogeons les sens attribuables aux trajets proposés et comment ils nous renseignent sur l'appréhension du quartier.

Nous reviendrons d'abord sur la pertinence qu'il y a à reconsidérer le quartier comme espace vécu à l'heure où urbanistes et élus le proposent comme l'échelle privilégiée d'application des principes de la ville durable. Nous nous attarderons ensuite sur la spécificité de notre méthode d'enquête en observant notamment comment elle force les habitants à se questionner sur ce qu'est leur quartier et comment les visites qu'ils nous proposent nous le montrent alors. Nous montrerons enfin comment l'analyse des tracés empruntés et des thèmes abordés par les enquêtés dans les différents lieux traversés permet de mettre en lumière des éléments d'une définition vécue du quartier. Nous souhaitons ainsi démontrer le potentiel des visites libres comme méthode permettant de saisir les représentations spatiales ou comment l'implication de l'enquêté dans un processus actif et mobile de description de l'espace permet de comprendre les rapports entretenus avec les lieux de vie quotidiens. Nous prenons ici le contre-pied de l'idée de sens des mobilités comprise comme ce qui donne sens à des déplacements ou des mouvements en envisageant le déplacement comme révélateur du sens attribué à un espace, le quartier, quasiment antinomique de la notion de mobilité. Ou comment le déplacement permet de saisir en plus de son propre sens celui de l'espace qu'il prend pour support.

1. Le quartier, espace vécu et phénomène de représentations

Alors que le quartier avait été déclaré mort, il revit à la fois dans les débats scientifiques [7] et dans son utilisation comme outil et échelle pour l'action. Après avoir repris du service avec les différentes politiques de la ville depuis le Développement social des quartiers (DSQ) du milieu des années 1980 à la rénovation urbaine ANRU des années 2000 et 2010, le quartier est désormais l'échelle privilégiée de déploiement des politiques de développement urbain durable. C'est ainsi que les écoquartiers, que nous définirons ici comme des tentatives de mise en œuvre des principes de la ville durable à une échelle réduite, fleurissent en France comme dans toute l'Europe, et on assiste à la célébration du quartier comme échelle de projet et porte-étendard des politiques de développement urbain durable locales et nationales [8]. De là à dire que les écoquartiers reconfigurent la notion de quartier ? Certains auteurs soulèvent en tout cas cette idée. Ainsi Da Cunha écrit-il que « l'idée d'écoquartier reconduit et renouvelle la notion de quartier en tant qu'entité sociospatiale, circonscrite mais ouverte, envisagée comme le point fixe à partir duquel se structurent les mobilités et les multiples réseaux de sociabilité, du proche au lointain. Cette idée signale l'hypothèse de l'émergence d'un régime de l'habiter où le quartier est considéré [...] comme un cadre de vie de qualité, un lieu de civilité investi de significations positives, résistant aux éventuelles épreuves de la coprésence et favorisant aussi l'exercice de la démocratie participative » [9]. Alors que nombre de sociologues et de géographes s'accordent à dire que « le quartier semble disparaître comme échelle intermédiaire de pratiques entre un voisinage structuré en fonction de logiques d'étroite proximité et l'agglomération entière, siège de parcours et de réseaux » [10], notamment sous l'effet d'une mobilité généralisée [11], celui-ci retrouverait, grâce aux écoquartiers et aux vertus du développement durable, une nouvelle actualité à la fois pour les producteurs de ville mais aussi pour ceux qui le vivent quotidiennement. La multiplication des écoquartiers vient donc actualiser la puissante mythologie spatiale que Lussault identifie comme étant propre au quartier [12]. Il nous apparaît alors nécessaire d'interroger le sens que prend ce terme pour ceux qui vivent au sein de ces nouveaux espaces urbains. Ainsi ambitionnons-nous de documenter les représentations associées au quartier en l'envisageant sous l'angle d'une définition habitante relative aux nouvelles formes que prend concrètement la notion de quartier dans la production de la ville contemporaine, les terrains sur lesquels nous travaillons étant qualifiés ainsi par leurs concepteurs, ceci dans l'objectif de contribuer modestement à actualiser le débat scientifique sur la notion.

Le quartier mobilise un jeu de représentations construites et en construction, celles-ci étant par essence dynamiques, selon des logiques propres à lui et aux individus et groupes sociaux qui l'habitent. Nous appelons représentations « le produit et le processus d'une activité mentale par laquelle un individu ou un groupe reconstitue le réel auquel il est confronté et lui attribue une signification spécifique » [13], considérant qu'elles se construisent particulièrement dans la dynamique des interactions (ou communications) des individus au sein et à l'extérieur de leur groupe social [13, 14]. Ainsi, les représentations de l'espace urbain, et celles

du quartier en particulier [15], sont-elles des réalités que les différents acteurs et groupes d'acteurs pour qui elles sont des enjeux se construisent notamment lorsqu'ils communiquent les uns avec les autres dans des logiques de coopération ou de confrontation. Considérant que les représentations sont « dotées d'une existence propre, mais qui réfèrent toujours à un autre objet ou à un autre phénomène relevant d'un autre ordre de réalité » [16], il s'agit donc de bien distinguer l'objet de notre étude – les représentations du quartier – et l'objet de ces représentations – le quartier lui-même. Ceci suggère une double interrogation préliminaire : qu'est-ce qu'un quartier ? et qui sont ceux qui l'habitent ? Cette double interrogation découle de la nature fondamentale de l'étude des représentations de l'espace qui se confronte en permanence à la complexité des rapports entre les caractéristiques des individus et celles de l'espace qu'ils se représentent. Cette approche, qui implique alors de considérer que les représentations sont des processus transactionnels, « repose sur l'idée centrale que les représentations spatiales médiatisent cette relation entre l'espace physique et l'individu afin que ce dernier puisse s'approprier l'espace comme un espace d'actions. Pour résumer, ni les caractéristiques des individus, ni celles du milieu physique, ne peuvent expliquer séparément les représentations spatiales car c'est à la jonction de ces deux entités qu'elles sont générées » [17].

Qu'est-ce alors qu'un quartier ? Aménageurs, géographes et sociologues se heurtent depuis des décennies à la difficile définition du quartier et celles qui en sont données sont pour la plupart relativement vagues [12]. Nous ne nous risquerons pas à une tentative illusoire de définition supplémentaire. Il nous semble toutefois utile de proposer quelques éléments de cadrage sur la relation qui unie les habitants à cet espace de vie quotidien ainsi que sur la manière dont celui-ci se singularise au sein de l'environnement plus vaste qui l'accueille. Dans cette perspective, travailler sur le quartier c'est travailler sur ce qui le distingue du reste de la ville. Les définitions usuelles lui confèrent une unité et une individualité essentiellement formelles [18] mais celles-ci peuvent aussi être sociales (individus socialement proches) ou fonctionnelles, ceci dépendant autant du contexte d'établissement du quartier que de son identité réelle ou supposée. Nous considérons que l'homogénéité paysagère d'un ensemble de bâtiments et d'espaces publics est davantage une preuve de la standardisation de la production de l'urbain à un moment donné que de l'existence réelle d'un quartier [12]. Toutefois, il nous semble que la particularité de notre cas d'étude – un espace neuf[2] caractérisé notamment par des formes urbaines et une architecture relativement homogènes qui le singularisent dans l'environnement au sein duquel il s'insère – nous empêche d'exclure *a priori* l'influence du caractère paysager dans la définition vécue du quartier. Ainsi, il nous semble que, dans ce cas, on peut admettre l'idée qu'« un quartier peut d'abord être identifié à partir de caractéristiques physiques qui en font une portion d'espace plus ou moins individualisée et repérable au sein de la ville [. . .] Quand la netteté des contours se conjugue avec une originalité architecturale aisément perceptible et la présence de divers monuments ou équipements locaux, l'identité du quartier s'impose avec plus de force aux citadins et leur fournit des repères non seulement pour nommer le lieu mais aussi pour qualifier ce qui s'y fait, voire ceux qui y vivent » [19]. Si cette configuration matérielle nous permet d'envisager une définition partagée du quartier comme espace vécu, nous considérons néanmoins que celui-ci ne recouvre pas une réalité univoque. Le quartier consiste alors davantage en une représentation, une géographie personnelle construite par les individus qui le fréquentent, en fonction de leurs expériences passées et au gré de leurs connaissances et expériences actuelles [20]. Étudier ces représentations en situation implique alors de basculer notre focale du quartier vers ceux qui l'habitent.

Quels rapports entretiennent les habitants que nous questionnons avec leur quartier ? À rebours de la croyance en la fin du quartier, certains auteurs pointent le statut qu'il conserve dans l'imaginaire individuel et collectif de ceux qui le pratiquent. Si sa place dans l'organisation de la vie quotidienne n'est plus centrale, le quartier reste un espace de référence pour ses habitants. C'est peut-être justement parce que son usage se réduit dans une ville de flux où l'espace de la vie quotidienne s'étend et se détend [21] que le quartier jouit d'une force symbolique sans commune mesure avec cet usage réel. Ainsi, « le quartier garde une place importante aux yeux des individus parce qu'il répond à leurs besoins d'ancrage et de proximité. Ils expriment aujourd'hui chez le citoyen ordinaire le pendant symétrique de l'éclatement de ses mobilités » [22]. Si le quartier semble aujourd'hui bien réel c'est aussi parce qu'il répond à un certain nombre d'attentes et qu'en filigrane de celles-ci se trouvent les représentations d'un espace qui n'a pas disparu. Ascher lui-même nuançait ainsi ses propos précédents sur la fin des quartiers : « bien que le quartier soit beaucoup moins le territoire des relations sociales, il reste pour les habitants un support d'identification collective ; et ce d'autant plus qu'étant choisi, il peut être l'expression de la recherche d'un entre-soi de certains groupes sociaux » [23]. Ce développement soulève un paradoxe : si le quartier existe comme représentation d'un groupe social, ici les habitants, mais que ce groupe social est aussi constitutif de l'existence du quartier, comment identifier le groupe qui permettra de faire émerger des représentations par définition

[2] L'écoquartier de Bottière-Chénaie a vu ses premières constructions sortir de terre en 2007, il est habité depuis 2008, les derniers chantiers devraient être achevés en 2016.

Fig. 1 Vues de Bottière-Chénaie (photographies : M. Adam, 2012)

dépendantes mais aussi constitutives de la composition du groupe qui les formule ? Nous faisons ici, pour le besoin de l'étude, le choix de figer *a priori* un des deux aspects. Nous nous concentrons alors sur la population fréquentant quotidiennement le périmètre institutionnel de l'écoquartier, définissant celle-ci comme notre groupe social de référence soit « un ensemble d'individus interagissant les uns avec les autres et placés dans une position commune vis-à-vis d'un objet social » [24]. Ce choix n'exclut pas l'aspect social de l'étude puisque l'existence de représentations partagées d'un même espace serait la preuve que les individus qui les formulent se reconnaissent au moins en partie comme un groupe [13, 14]. Ainsi, « les représentations sociales concernent également la construction d'une réalité collective propre à un groupe social déterminé pour lequel elle se constitue comme instrument de la perception des situations et d'élaboration des réponses. Enfin, parce qu'elles se forment à partir des interactions, les représentations concernent les conduites collectives, les communications sociales, et constituent une légitimation du sens commun » [25].

Un questionnement permanent traverse nos travaux : comment distinguer ce qui dans l'expression et dans les actes (par exemple le choix des caractéristiques de la visite) des enquêtés relève seulement des représentations individuelles et ce qui, au contraire, peut être considéré comme collectif voire social ? Premièrement, il est tout aussi impossible d'envisager un individu dont les représentations seraient autonomes, cela reviendrait à le penser en dehors de tout cadre social, que des représentations sociales qui ne seraient pas nourries par la mise en commun de représentations individuelles [26]. Deuxièmement, les usages, l'appréhension de l'espace en est un exemple, que les individus font de leurs représentations sont les mêmes qu'elles soient individuelles ou sociales : elles leur servent à « s'y ajuster, s'y conduire, le maîtriser physiquement ou intellectuellement, identifier et résoudre les problèmes qu'ils posent » [14]. Qu'elles soient individuelles ou collectives, les représentations participent donc à construire le sens et les rapports entretenus avec un objet social, ici le quartier. C'est pourquoi la méthode sur laquelle nous revenons ici ne les sépare pas [27]. À l'aune des premiers résultats, la réponse à ce questionnement ne semble pas se trouver dans l'opposition entre individuel et collectif mais dans le fait de proposer des pistes de réflexions pour penser leur complémentarité. Autrement dit, c'est par la collecte de représentations *a priori* individuelles puis par leur croisement analytique que l'on pourra décrypter ce qui pour chaque individu correspond aux représentations dominantes de la société ou du groupe au sein duquel il vit. Comment

pouvons-nous alors affirmer qu'une représentation serait collective voire sociale ? La récurrence de l'expression de représentations similaires ou consensuelles est l'un des éléments permettant ce distingo mais elle suppose quelques précautions d'usage. Ainsi, « on peut supposer que la vision commune au groupe réside dans les quelques opinions consensuelles, tandis que les expériences individuelles s'expriment dans la variabilité d'opinions divergentes » [24]. Cette supposition suggère notre capacité à saisir ce qui relève du collectif ou du social, en revanche elle ne permet pas de penser la diversité des discours individuels quand bien même ils s'inscrivent dans une logique commune. Il faut alors formuler trois suppositions supplémentaires pour compléter la première. « Il faut tout d'abord admettre que les consensus qui vont se réaliser dans un groupe ne résultent pas simplement de convergences individuelles et aléatoires, mais sont déterminés par des facteurs communs à tous les individus. Il faut ensuite supposer que les opinions les plus consensuelles sont dotées de qualités particulières et qu'elles permettent notamment de définir l'objet de représentation. Enfin il faut supposer que les opinions les plus consensuelles ne peuvent pas entrer en contradiction avec les autres opinions et croyances de la représentation » [24]. En plus de cette notion de consensus, une connaissance assez fine de l'espace étudié mais aussi du groupe social de référence est un préalable nécessaire. Aussi complétons-nous notre méthode en demandant aux habitants de nous narrer leur parcours résidentiel afin de comprendre à partir de quelles références ceux-ci ont construit leurs rapports à l'espace, à la ville, au quartier.

Comme le soulignent Authier *et al.* [28], la taille du quartier diffère selon les individus (notamment des catégories de populations, sociales et générationnelles). Nous faisons l'hypothèse que ce constat est aussi valable pour la structure de celui-ci. Nous entendons ici par structure les différentes composantes de l'image du quartier telles que les définissaient Lynch [29] – voies, nœuds, limites, points de repères – et plus généralement l'organisation spatiale du quartier et ses interprétations individuelles et collectives : étendue, contours et limites, frontières, dimensions, espaces ouverts ou fermés, publics ou privés, hauts lieux, *et cetera*. Nous cherchons alors à faire apparaître, en les mettant en tracés et en mots ce qui, parmi les éléments de cette organisation spatiale, fait quartier pour chaque individu et ce qui fait – *a minima* – quartier collectivement. C'est pourquoi, lorsque nous demandons aux habitants de nous le faire visiter, nous ne définissons pas le quartier, leur laissant implicitement le soin de le faire. Il s'agit là de traduire méthodologiquement la considération selon laquelle « dans les données factuelles tout comme dans les représentations collectives, la différenciation spatiale des activités et des populations donne à voir des espaces plus ou moins typés ; mais elle laisse ouverte la question des limites qui séparent tel ou tel quartier de ceux qui lui sont contigus. Les contours peuvent être flous, et donner lieu à des appréciations variables » [19].

Le quartier doit donc être envisagé comme une « structure construite, produite et imaginée par l'individu et néanmoins intelligible pour la collectivité en tant que représentation imprégnée d'informations et d'apprentissages sociaux » [30]. C'est cette structure et la manière dont ces informations et apprentissages participent à la formuler que nous cherchons à faire apparaître. Dès lors notre questionnement méthodologique est le suivant : comment isoler les représentations individuelles et collectives du quartier étudié et comment le faire dessiner, délimiter et commenter par ceux qui le pratiquent quotidiennement ? Les expériences tentant de répondre, au moins partiellement, à ces interrogations sont nombreuses, on pense notamment à la méthode des cartes mentales [17]. Nous suggérons ici que pour approcher ces représentations spatiales, la démarche la plus adaptée est celle de l'enquête *in situ* et particulièrement la mobilisation du déplacement piéton à l'échelle du quartier comme révélateur du sens que les habitants lui assignent.

2. Des visites libres pour saisir les représentations des lieux du quotidien

Les représentations sont autant un produit qu'un processus : pour atteindre l'aspect qui nous intéresse, celui du produit, il est donc nécessaire de mobiliser le processus qui le précède. Pour saisir les représentations d'un espace on fera alors un détour par la perception, ici comprise comme l'« activité à la fois sensorielle et cognitive par laquelle l'individu constitue sa représentation intérieure du monde de son expérience » [31]. Lorsque les enquêtés nous confient leur perception, leur évaluation de l'espace perçu et des éléments de justification de cette évaluation, nous pouvons accéder aux références, modèles et représentations intériorisés qu'ils mobilisent pour appréhender l'espace et s'y comporter. À l'image de la méthode des cartes mentales mais aussi de celle, plus classique, de l'entretien, l'étude empirique des représentations suppose généralement l'absence de l'objet de représentation. La particularité de notre méthode est, à l'inverse, d'amener les individus à s'y confronter physiquement : l'objectif de la visite est alors de provoquer une réactivation [32] des représentations que nous cherchons à atteindre.

La perception étant liée au mouvement, notre méthode consiste en quelque sorte à « forcer » celle-ci en faisant parcourir à pied le quartier par l'enquêté. Le cheminement piéton au sein du quartier est utilisée ici comme un outil de collecte de données dans lequel l'activité de l'enquêté est centrale : « marcher ne se réduit pas

à un simple déplacement d'un point à un autre, cela consiste aussi à détecter des informations de son entourage, configurer l'espace parcouru, moduler son attention selon les circonstances, recadrer continuellement le paysage de la rue, mettre ses sens en éveil ou en veilleuse. Autant de façons de dire le caractère actif de la marche quant à la configuration sensible de la rue » [33]. Les trajectoires empruntées, les lieux traversés ou au contraire évités, les arrêts et les pauses sont ainsi autant d'indices sur la manière dont les individus configurent et donnent sens, plus ou moins volontairement, à l'espace parcouru.

Le point de départ de la visite est le domicile ou le lieu de travail de l'enquêté. Il est invité à faire visiter son quartier sans plus de précision sur celui-ci. Sont en revanche mentionnées la liberté totale dans la définition de la visite (trajet, longueur, durée) ainsi que la possibilité de s'arrêter, de faire demi-tour, d'échanger avec d'éventuels passants. L'enquêté est invité à évoquer ce qu'il perçoit pendant le parcours, à décrire les espaces traversés en précisant ce qu'ils lui inspirent, comment il les juge, s'il les apprécie ou pas, *et cetera*. L'enquêteur n'intervient durant la visite que de manière minimale lorsqu'il est nécessaire de relancer l'enquêté, restant ainsi dans un rôle d'auditeur passif et bienveillant. Les propos sont enregistrés et le cheminement est mémorisé par un GPS (Figure 2).

Nous empruntons à la méthode des parcours commentés [4] sa relative brièveté (nos visites à Nantes durent en moyenne 40 minutes pour 1 820 mètres parcourus) ainsi que les trois hypothèses méthodologiques sur lesquelles elle se fonde. La première est la nécessité de saisir la représentation dans son contexte. La seconde est l'impossibilité de dissocier perception et mouvement : on retrouve ici le lien établi par la phénoménologie [34] entre le « sentir » et le « se mouvoir ». La troisième est la possibilité d'appréhender ce qui est perçu grâce à ce qui en est décrit, ce qui peut être verbalisé : c'est ce qui distingue le « sentir » du « percevoir ». Nos visites s'inspirent aussi des itinéraires de Petiteau et Pasquier [3] par leur caractère libre et par l'idée de convoquer de manière involontaire, du moins implicite, la mémoire des enquêtés. La visite, par la confrontation à l'espace matériel, est alors l'occasion de réactiver les représentations des habitants, réactivation qui se traduit aussi par l'intentionnalité relative au trajet réalisé. Nous sollicitons à la fois leur capacité à prendre des décisions immédiates, sur la direction à prendre ou les commentaires à effectuer, et leur mémoire, pour juger et référencer leurs

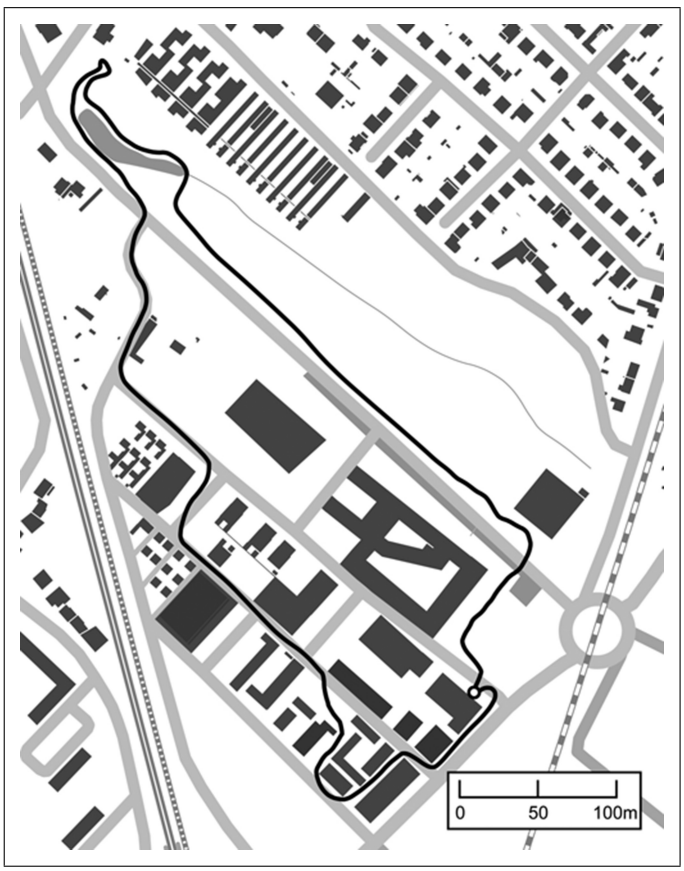


Fig. 2 Exemple de trace GPS d'une visite de Bottière-Chénaie (enquêté HN5) (cartographie : M. Adam | fond de carte : OpenStreetMap)

propos. De manière analogue aux itinéraires, celui qui fait visiter « choisit, comme un metteur en scène, le paysage où il situe la parole et construit son récit. Il confronte au présent les fragments de sa mémoire qui interrogent *in situ* le paysage comme le contexte de cette mémoire. La marche joue alors avec la parole un rapport complémentaire et indissociable dans des situations où le dire et le sens ne sont pas clairement apparents » [34].

Nos visites sollicitent une large gamme d'échelles temporelles d'action et de réflexion. Quand la mémoire inscrit les représentations dans le temps long, la perception déclenchée par la marche ramène notre guide à l'immédiateté et à la construction permanente de ses représentations tout en réactivant des représentations préexistantes. Ainsi, « les phénomènes d'appropriation de l'espace sont pétris des représentations que les individus se font des lieux. Ils se traduisent alors selon une simultanéité entre leurs usages et le système de significations, d'images et de symboles qu'ils accrochent à l'espace » [22]. C'est cette simultanéité que nous mettons à l'épreuve lorsque nous invitons les enquêtés à nous faire visiter leur quartier. Notre demande met en tension l'espace approprié : la visite sollicite d'abord sa représentation constituée pour *a minima* proposer une première orientation, avant de venir, à divers degrés, la nourrir en y apportant des éléments nouveaux durant sa réalisation. Nos visites nous permettent alors de figer un instantané de représentations, instantané pouvant accueillir son lot de flou et de bruit mais qui se prive du caractère dynamique de l'objet d'étude.

Le terrain de l'expérience que nous relatons ici est l'écoquartier nantais de Bottière-Chénaie, récipiendaire du prix « densité et formes urbaines » du concours EcoQuartier 2009. Il est en construction depuis 2007 et habité depuis 2008. Situé entre un quartier pavillonnaire (Chénaie) et un quartier de grands ensembles (Bottière), le quartier neuf (la Zone d'aménagement concertée (ZAC)) qui s'étend sur 31 hectares peut schématiquement être divisé en trois zones. Une première, en phase d'achèvement et en grande partie habitée, accueillait en 2012 l'essentiel des logements, un parc ainsi que les équipements et commerces du quartier ; une deuxième, correspondant en termes de programmation à la seconde phase du projet, accueillait en 2012 quelques dizaines de logements habités dans sa partie Sud et bientôt plusieurs centaines d'autres (fin des opérations prévue en 2016) ; enfin une dernière, en cours d'achèvement au moment de notre enquête et habitée depuis 2011 accueillait environ 150 logements dans un ensemble apparaissant quasiment comme un lotissement autonome (Figure 3). Les habitants enquêtés sont des usagers quotidiens du quartier, les visites ont été réalisées avec des personnes logeant (16 visites) ou travaillant (5) sur le quartier, certaines partageant ces deux aspects (3 visites). Eu égard à l'angle

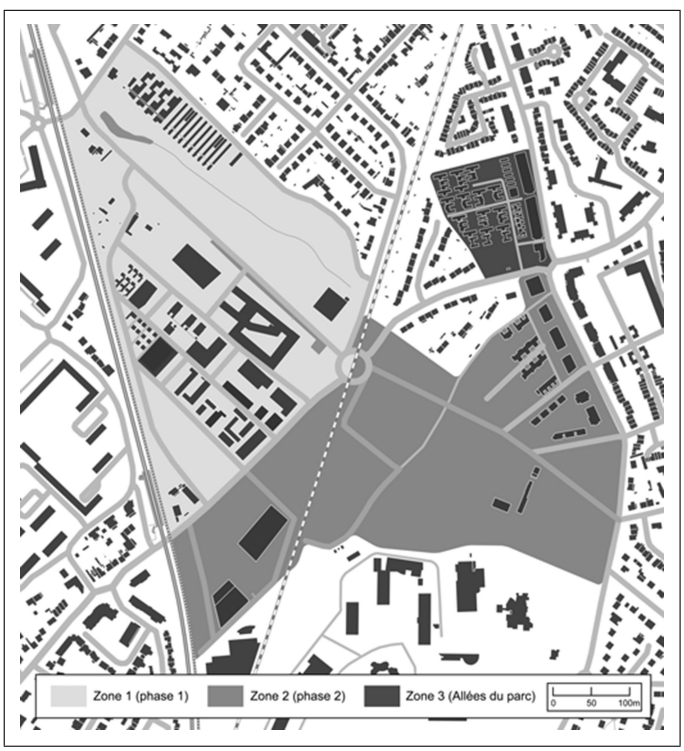


Fig. 3 La ZAC Bottière-Chénaie en 2012 (cartographie : M. Adam | fond de carte : OpenStreetMap)

d'attaque de notre travail et à la taille réduite du panel[3], nous n'avons pas cherché, lors de la constitution de celui-ci à ce qu'il soit conforme à une illusoire représentativité de la composition de la population de l'éco-quartier, préférant nous concentrer sur la diversité des profils des individus le composant. Ainsi retrouve-t-on des propriétaires, locataires et locataires du secteur social mais aussi des personnes travaillant sur les lieux (commerces et services) et surtout une diversité significative de profils sociaux (CSP, âge, sexe, *et cetera*) mais aussi de parcours résidentiels[4].

3. Tracés et discours sur l'espace : la matérialisation de représentations collectives

La consigne, « faites-moi visiter votre quartier »[5], formule une double demande : celle d'un acte *a priori* banal – parcourir le quartier en marchant – et celle d'un acte inhabituel, extra ordinaire – disserter sur cet environnement qui justement est quotidien, trivial, et à ce titre ne mérite généralement pas qu'on s'y arrête même si la particularité de notre terrain d'étude, un écoquartier saturé de discours marketing, relativise cet aspect. Cette tension entre banalité et extra ordinarité constitue le fondement des visites. « Qu'est-ce que mon quartier ? » et « comment vais-je le faire visiter ? » sont les questions auxquelles les enquêtés doivent implicitement répondre. L'attitude qu'ils adoptent alors nous informe sur ce quartier qu'ils nous montrent et sur la manière dont il est vécu. Ces deux questions génèrent une situation fugace d'embarras témoignée régulièrement par des commentaires comme « je ne sais pas ce que je vais bien pouvoir vous montrer, je ne sais pas où je vais vous emmener » ou des demandes de précisions du type « qu'entendez-vous par quartier ? » auxquelles nous ne répondons pas. Face à cette imprécision de la demande, trois manières de répondre, trois postures, se distinguent nettement.

La première consiste en un choix apparemment arbitraire d'une direction sans que celle-ci ne soit ni commentée plus que par un *on va commencer par là* ni assortie d'un objectif de destination explicite, parfois même celui-ci est présenté comme explicitement inconnu comme l'illustre le propos d'habitant ci-après. Des changements de direction intempestifs durant la visite reproduisent cette posture.

> Alors vous allez me promener parce que moi je connais pas le quartier. Non mais on va y aller. Ça tombe bien parce que justement hier en lisant la BD[6] je me suis dit « oh, y a des trucs sympas » donc on va y aller, on va aller voir, y a des trucs que je connais pas. (HN10, travail, visite : 14 min et 738 m[7])

La seconde posture consiste en la détermination préalable d'une destination, lieu considéré comme important ou devant être montré. La destination est alors le plus souvent présentée explicitement et justifiée par les enquêtés. Une fois ce premier objectif atteint un second est fixé, *et cetera*.

> On va commencer par la gauche pour aller vers le jardin qu'est ce que je trouve le mieux. (HN5, travail, visite : 41 min et 1 421 m)
>
> Là on va aller à Carrefour, je vais vous faire voir par où je passe parmi des petites rues qui sont sympas. (HN16, locataire secteur social, visite : 1 h 05 min et 4 305 m)
>
> Bon, on va aller dans le quartier, dans le cœur du quartier [. . .] du coup là-bas vous avez tout le quartier justement avec les commerçants et puis la médiathèque. Le centre quoi, le cœur du quartier. (HN17, propriétaire, visite : 51 min et 2 360 m)

La troisième posture est celle de la répétition d'un trajet connu ou quotidien. Ainsi on nous fait parcourir le chemin qui mène vers les transports en commun et l'emploi, celui qu'on fait pour emmener des enfants à l'école ou encore celui de la balade digestive dominicale. Le trajet prend alors

[3] 22 visites ont parallèlement été réalisées à Lyon-Confluence, la méthode présentée ici donnant des résultats comparables.

[4] Aucune statistique précise n'existe sur la composition sociale du quartier. Trois populations, relativement homogènes socialement, s'y côtoient : des locataires en logement social (40 % des logements), des accédants à la propriété (en majorité des primo-accédants, une proportion significative ayant bénéficié de prêts aidés soit à travers le dispositif national (accession sociale) soit à travers un dispositif local (dispositif d'accession abordable de Nantes Métropole, aux critères moins restrictifs) et des locataires en marché libre (les loyers sont relativement peu élevés pour Nantes notamment parce qu'ils sont plafonnés pour quantité de logements vendus grâce au dispositif Scellier). L'objectif affiché du quartier et que les responsables du projet que nous avons rencontré estiment atteint était d'offrir aux primo-accédants, pour la plupart des jeunes couples avec ou sans enfants, la possibilité d'acquérir un bien à un tarif acceptable sans avoir besoin d'aller vivre en lointaine périphérie de Nantes. Nous retrouvons ces trois populations dans notre panel puisque, outre 5 personnes travaillant mais ne vivant pas sur le quartier, nous avons interrogé 8 propriétaires (dont 7 primo-accédants), 3 locataires et 6 locataires sociaux. Une part importante d'entre eux correspond parfaitement à la cible qui était celle des responsables de Nantes-Métropole en charge du projet.

[5] En sus de cette consigne concise, nous précisons aux habitants la liberté totale qui est la leur dans la définition du parcours mais aussi dans la durée de la visite ou dans la possibilité de s'arrêter, faire des pauses ou encore discuter avec des passants. L'objectif est ici de leur laisser un maximum de latitude dans la définition des paramètres de la visite.

[6] Référence à une bande dessinée publiée par le magazine pour enfants Images Doc (mars 2012), réalisée avec les enfants de l'école de Bottière-Chénaie et décrivant la vie dans l'écoquartier.

[7] Pour chaque enquêté est donné son code anonyme (HN10 signifiant que la personne a été le 10e habitant de Nantes rencontré), son « statut » (travail, locataire, propriétaire, *et cetera*) ainsi que les propriétés de la visite qu'il nous a fait réaliser (durée et distance parcourue).

une place plus importante puisqu'il est inclus dans l'objectif de la visite, contrairement à la posture précédente.

> Ça c'est le chemin qu'on fait tous les jours le matin pour partir au travail. C'est toujours un peu au pas de course. C'est toujours limité par rapport à l'horaire du tram. (HN4, locataire, visite : 27 min et 1 185 m)
>
> Ce que je vais faire peut-être c'est que je vais faire le chemin que je fais le plus souvent. C'est-à-dire pour emmener ma fille à l'école. Et après on reviendra, je continuerai dans le quartier, vous dire quels sont mes lieux de passage. (HN15, propriétaire et travail, visite : 45 min et 1 585 m)
>
> Le truc c'est que tu vois comme on est dans un nouveau quartier, quand il y a des gens qui viennent, des amis ou autres, on leur fait toujours faire le tour du quartier. Donc je connais déjà ma boucle… En tout cas on a déjà une boucle qu'on fait régulièrement quand on a des amis ça nous permet de faire visiter le quartier. Finalement si on a choisi cette boucle c'est peut-être parce qu'elle a un côté pratique mais aussi parce qu'elle définit bien, elle délimite bien différents espaces auxquels peut-être on est attaché dans le projet qui nous a été vendu et qui a fait qu'on a choisi d'être ici plutôt qu'ailleurs. (HN19, propriétaire et travail, visite : 47 min et 1 688 m)

Ces postures dessinent une typologie de visites : la première est celle des « dérives » où l'individu faisant visiter se laisse porter par l'envie du moment ainsi que par le dessin du site ; la deuxième est une visite à objectifs localisés dans laquelle les lieux forts se succèdent ponctués par des trajets ayant pour but essentiel de les lier ; la troisième est une visite par trajet où le sens donné à la circulation domine les lieux et reflète le mode d'appropriation du quartier ainsi que la pratique habituelle de celui-ci. Cette typologie ne rencontre que peu d'illustrations parfaites, les individus construisent le plus souvent leur visite en mêlant les trois postures, mais elle reflète bien les différentes logiques à l'œuvre lorsque l'on fait visiter. Ces postures correspondent à des intentionnalités de visites qui doivent autant au ressenti des habitants qu'à leur réflexion sur leur lieu de vie. Nous faisons ici référence au concept d'*intentionnalité motrice* de Merleau-Ponty [34] qui définit ainsi le mouvement mêlant corporel et conscientiel vers un but ou un objet. Ces intentionnalités nous permettent de comprendre quelles réalités vécues, quelles représentations, les enquêtés nous donnent à voir : elles qualifient l'instantané que nous figeons.

Ces intentionnalités éclairent le questionnement annoncé dans le titre de cet article : ce que font les habitants lorsqu'ils nous répondent, est-ce visiter ou (nous) faire visiter ? Lors d'une visite de type « dérive », l'enquêté est moins dans une position de guide que de visiteur au sein de son propre quartier. Lorsqu'il se fixe des objectifs, c'est en guide qu'il fixe ceux-ci avant de parfois se comporter comme un visiteur. Enfin, quand il reproduit un trajet connu il assume totalement le statut de guide. Bien que ces considérations soient légèrement caricaturales, on comprend que l'enquêté ne se contente pas de « faire visiter » : il visite aussi. L'habitant n'agit que partiellement comme un guide/sachant qui ferait découvrir son lieu de vie au profane que nous sommes, mais transforme notre consigne de départ en une expérience active du quartier. Ainsi les mentions d'une expérience nouvelle ou d'un premier passage en un lieu sont courantes et notre demande de visite sert parfois de prétexte à la découverte du quartier ou de certaines de ses parties. Nos visites sont des *événements interactionnels* [36] où enquêteur et enquêté construisent ensemble une vision du quartier au sein même de celui-ci. Si c'est bien parce que nous sommes là que certains habitants s'aventurent dans l'« inconnu », on comprend que ces lieux, même s'ils ne les pratiquent et ne les connaissent pas ou peu, font partie intégrante de leur représentation du quartier. Ainsi n'est-il pas nécessaire de pratiquer un lieu pour qu'il entre dans sa définition du quartier.

> C'est bien ça m'aura au moins permis de venir me balader à pied, chose que j'aurais jamais faite autrement. Parce que j'ai pas envie. Voilà, je viens travailler ici et puis j'ai pas spécialement envie de venir voir ce qui se passe dans le fond. Et puis y a rien d'attrayant. Par contre je dis pas que je retournerai pas en famille faire un petit tour le long du petit ruisseau des Goards, c'est sympa. (HN18, travail, visite : 40 min et 1 842 m)
>
> Et voyez j'y suis venue l'hiver dernier et grâce à vous je viens là. J'y viens peu mais c'est une question de temps. Et puis souvent quand près de chez soi on a un truc on se dit « ouais j'aurais le temps », et puis finalement on se rend compte que les années passent et qu'on y va jamais quoi. (HN21, locataire secteur social, visite : 32 min et 1 294 m)

On remarque une dichotomie marquée entre les usagers travaillant sur les lieux, davantage inclinés vers les surprises et les nouveautés, et ceux qui y ont leur logement, en général connaissent mieux les lieux et particularités du quartier. Ceci témoigne de l'appropriation plus faible de l'espace pour ceux pour qui *ça reste un lieu de travail* (HN22, travail, visite : 17 min et 1 099 m) où on ne se promène pas, ou peu.

Enfin, savoir lire ces intentionnalités nous permet de saisir des éléments aussi divers que les préférences en termes d'ambiance, d'esthétique ou de pratiques, les degrés de connaissance du quartier ou encore des éléments de la relation entre représentations et usages. Les trajets empruntés, qu'ils soient plus ou moins connus, révèlent les dimensions et la structure de l'espace habité et rencontrent sur leur passage des lieux plus ou moins emblématiques des représentations du quartier. L'analyse du matériau permet de faire apparaître ces éléments. Celle-ci a consisté en un croisement systématique des discours avec leur

géolocalisation (nous nous appuyons là sur les relevés GPS des visites[8]) et sur le décryptage de ceux-ci qui permettent notamment de voir les lieux traversés, la vitesse à laquelle ils le sont, les lieux où l'enquêté s'est arrêté pour s'étendre plus longuement sur un point, *et cetera*. On comprend alors en analysant tracés et commentaires que les lieux aimés, pratiqués de manière récurrente ou épisodique sont moins des objectifs de la visite auxquels on se rend avant de faire demi-tour que des balises organisant celle-ci comme autant de sommets de la figure géométrique décrite par le trajet. La nature des propos tenus n'est ainsi pas la même selon que l'on soit en mouvement, sur les portions des tracés que nous nommions à l'instant « arêtes », ou à l'arrêt dans les lieux, objectifs de la visite ou pauses opportunistes, que nous nommons « sommets ». Arrivé à un sommet, on précise à l'occasion que l'on vient souvent ici ou que l'on apprécie l'endroit, on s'y arrête quelques secondes ou minutes pour disserter sur les qualités du lieu puis on reprend sa route. L'essentiel des expressions sur l'espace matériel apparaît alors autour de ces sommets quand les arêtes qui les rejoignent reçoivent des considérations plus générales sur la vie du quartier, les atours de la ville et des réflexions à plus ou moins grande échelle sur la société ou la vie personnelle des enquêtés. Ainsi le temps mobile semble être celui qui offre le plus prise aux réflexions amples quand les propos tenus lors des arrêts sont surtout des commentaires sur la matérialité immédiate des lieux. Ce temps mobile est alors révélateur de la construction de sens que permet la mobilité et démontre selon nous l'intérêt du déplacement comme révélateur du rapport au quartier.

Parce qu'elles mêlent données spatiales et discursives, nos visites nous permettent de rendre compte des aspects explicites (justifications du chemin emprunté ou propos généraux sur l'espace) et implicites (ce que l'on peut lire d'une appropriation et d'une représentation mentale de l'espace à travers l'étude des trajectoires et des temporalités) du rapport au quartier. Nous ne reviendrons pas ici en détail sur les propos exprimés durant toute la visite, celle-ci étant alors une méthode efficace de recueil de commentaires divers sur le quartier, pour nous concentrer sur la forme du matériau recueilli, en l'occurrence les caractéristiques des tracés et les discours proposés dans les différents lieux traversés. Ces aspects de nos visites sont des clefs essentielles pour tenter de construire des définitions vécues du quartier et pour mesurer l'intérêt de la méthode. Les tracés des visites retranscrivent des sortes de cartes mentales à l'échelle des pratiques modelées par la réalité matérielle du terrain quand l'étude des thématiques abordées par les enquêtés éclaire la manière dont ils construisent la visite qu'ils nous font réaliser et à travers elle les représentations de différents aspects du quartier qu'ils décident de nous donner à voir.

L'observation des tracés amène quelques premières pistes d'analyse. Tout d'abord elle met en lumière l'existence d'une définition commune des dimensions et limites du quartier. Bien que cela ne soit pas explicitement demandé, la plupart des habitants concentrent leur visite dans les limites institutionnelles du quartier, autrement dit le périmètre de la ZAC. Ces limites sont à la fois des axes routiers[9], la ligne de tramway et celle du tram-train et des limites physiques plus ou moins poreuses comme des clôtures de parcelles (pour la seconde et la troisième zone) ou le parc et son ruisseau (pour la première). Les axes routiers peuvent être traversés aisément[10], tout comme le parc et le ruisseau. La ligne de tramway (et sa parallèle du tram-train) n'est traversable qu'en deux points (des tunnels routiers) situés à des extrémités du quartier, les habitants la décrivent explicitement comme une « frontière », « une coupure » ou encore une « fermeture éclair ». Même si ces limites physiques contraignent la circulation piétonne, aucune d'elle n'est pratiquement infranchissable. Les incursions à l'extérieur de ce périmètre ne sont le fait que d'individus ayant des rapports ou une pratique du territoire singuliers : une habitante a concentré sa visite à l'extérieur de la ZAC tout en délivrant un propos de rejet et de critique de celle-ci, une autre nous a emmenés en dehors afin de nous montrer les deux pôles autour desquels s'organise sa vie dans le quartier soit les centres commerciaux alentours. Pour l'essentiel, les visites se concentrent dans la première zone, celle qui est la plus peuplée et est quasiment achevée. On comprend alors que le *quartier dans lequel vous habitez*, c'est ainsi que notre demande de visite est formulée, fait référence au quartier neuf, ce pour trois raisons essentielles : celui-ci a une dénomination propre, on est bien à Bottière-Chénaie ; ses formes matérielles le distinguent au sein du tissu environnant, l'architecture contemporaine tranchant notamment avec celle des grands ensembles et des pavillons présents de part et d'autre ; enfin on se trouve dans le quartier « officiel » tel qu'il est présenté par la communication municipale ou celle des

[8] Notre GPS enregistre une position toutes les 5 secondes, ce qui, compte tenu de la vitesse de marche, offre une bonne précision pour repérer l'endroit exact où un propos a été tenu ou où une pause a été effectuée (celle-ci dépend alors uniquement de la précision dans la géolocalisation de l'appareil, les éventuelles erreurs ou imprécisions étant compensées par une bonne connaissance du terrain).

[9] Le Chemin de la Sècherie et la route de Sainte-Luce pour la première zone, cette même route (un boulevard assez fréquenté) et la rue de la Basse-Chénaie pour les deuxième et troisième zones identifiées.

[10] Le chemin de la Sècherie est limité à 30 km/h et peu fréquenté, la rue de la Basse-Chénaie est moyennement fréquentée et ponctuée de nombreux passages piétons, quant à la route de Sainte-Luce si le trafic y est conséquent, elle est limitée à 30 km/h pour la traversée du quartier, les passages piétons y sont nombreux et ils sont accompagnés de ralentisseurs ou de ronds-points.

promoteurs. Cette première constatation souligne aussi la force symbolique des frontières physiques (franchissables) de la première zone que sont la ligne de tramway à l'Ouest, la route de Sainte-Luce au Sud, et le parc arboré à l'Est.

> Et c'est vrai que pour nous, enfin pour moi et pour beaucoup, le quartier ça s'arrête là alors qu'après ça fait encore partie du quartier, c'était même les premières maisons. Et c'est vrai que dans l'idée du quartier, ça va du jardin au tram quoi. C'est vrai que ça me fait pas... pourtant c'est le quartier là. Mais moi je me suis construit mes limites. (HN5, travail, visite : 41 min et 1 421 m)
>
> Oui donc on voit bien quand même la limite avec le tramway qui passe là-bas et le quartier de l'autre côté, je sais pas dans quelles années il a été construit, ça doit être les années soixante-dix j'imagine. (HN6, locataire, visite : 42 min et 1 822 m)
>
> En plus le ruisseau c'est vraiment une frontière quoi, on est vraiment entre deux quartiers, d'un côté la rue de la Sècherie avec un quartier vraiment traditionnel... (HN11, travail, visite : 48 min et 1 441 m)

Nous définissons une typologie élémentaire de tracés. L'observation fait apparaître l'existence d'un tracé récurrent. On le retrouve strictement pour 10 des 21 visites quand 3 en sont des variantes allongées (Figure 3). Ces tracés ne sont pas strictement identiques, ils diffèrent quelque peu par l'ordre dans lequel les différents lieux se succèdent, les arrêts qui les ponctuent ou encore leur durée, mais leur dessin est similaire et les lieux traversés sont les mêmes bien que de légères différences apparaissent. Plus précisément on considérera que ce tracé récurrent admet un certain nombre de variantes notamment dans la distance parcourue (de 1 100 à 1 850 mètres) et dans le détail de l'exploration du quartier. On y retrouve en revanche une forte récurrence des voies, nœuds, limites et points de repère pour reprendre les dénominations de Kevin Lynch [29]. Ce tracé récurrent, probablement le plus révélateur de l'existence de représentations partagées de ce qu'est le quartier peut être décrit rapidement comme suivant les principaux axes et lieux de la première phase de la ZAC. Ainsi retrouve-t-on dans ce tracé la structure viaire et le périmètre institutionnel du quartier. On voit ici comment les représentations mentales de l'espace ont pour support sa forme physique. Cependant le tracé récurrent n'est pas un calque strict de cette structure puisqu'elle n'est pas suffisamment contraignante pour s'imposer de façon systématique dans la détermination des formes du trajet suivi. La présence de tracés alternatifs démontre ainsi que l'on peut très bien imaginer d'autres manières de faire visiter le quartier et d'autres associations de lieux et de liens. Cette récurrence s'affirme donc comme le révélateur d'une image collective de ce qu'est le quartier, du moins à l'instant « t » (mars à juin 2012). Comme mentionné précédemment, nous constatons avec intérêt que cette image est tout aussi présente chez ceux qui nous disent découvrir les lieux que chez ceux qui le connaissent très bien, indiquant ainsi l'existence d'une représentation partagée faiblement dépendante du degré d'usage ou de connaissance du quartier.

Se pose alors la question de notre capacité à distinguer ce qui dans les informations que nous collectons relève principalement des représentations individuelles des enquêtés ou de ce qui s'apparente davantage à la mobilisation de représentations collectives de l'espace étudié. S'il serait simpliste de considérer que les traits communs des tracés que décrivent nos visites appartiennent davantage à la seconde catégorie, certains éléments témoignent incontestablement de l'existence de représentations partagées.

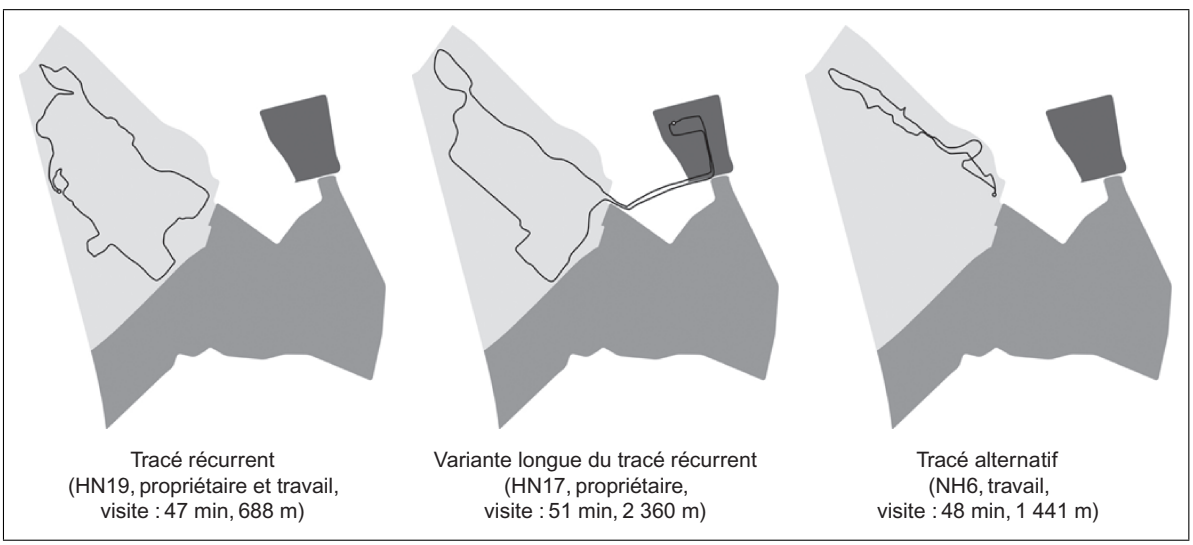


Fig. 4 Exemples de tracés de visites

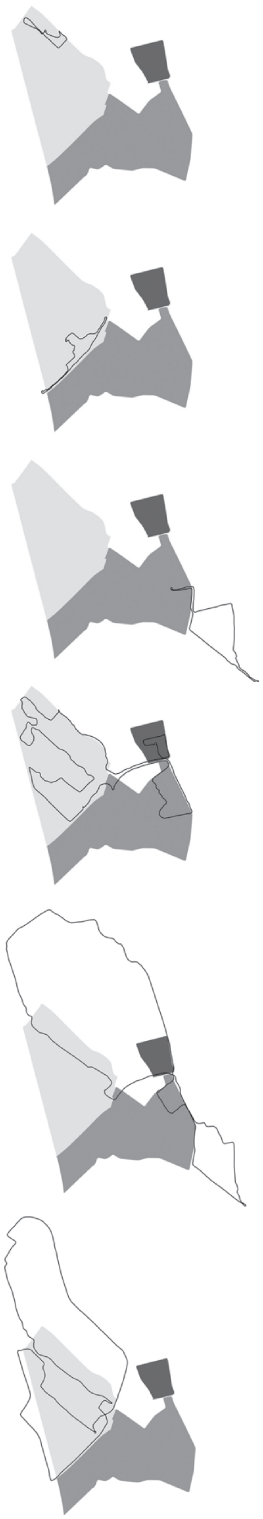
L'on voit apparaître une appréhension collective de la structure du quartier mais aussi une hiérarchisation identique des lieux qui le composent. Cette hiérarchie transparaît notamment lorsqu'on se penche sur les objectifs principaux ou secondaires des visites, l'objectif prioritaire étant celui que l'on désigne comme tel quand les objectifs secondaires sont les lieux par lesquels on passe pour se rendre au premier. La place centrale, le parc arboré ainsi que certaines rues sont quasiment systématiquement montrés et ont été grandement commentés, apparaissant ainsi comme les hauts lieux du quartier, du moins des lieux considérés comme capitaux et donc inévitables dans la présentation du quartier. D'autres ne sont traversés que très épisodiquement et appellent peu, voire pas, de commentaires, traduisant une faible intégration dans la représentation partagée du quartier et une appropriation moindre.

Pendants de ce tracé récurrent, certaines visites décrivent des tracés que nous nommons alternatifs. Ils se caractérisent par des trajets atypiques tant dans les lieux aux travers desquels les habitants nous emmènent (certains évitent les hauts lieux habituels, d'autres nous emmènent dans des lieux d'ordinaire absents des visites, d'autres enfin concentrent leur visite dans une petite portion du quartier) que dans l'ordre de passage à travers ces lieux et *in fine* dans les discours tenus lors de la visite. Ceux-ci offrent davantage de prises pour le chercheur en quête de compréhension des choix présidant à l'établissement des parcours. La justification de ces tracés est davantage à chercher dans les rapports particuliers entretenus par les individus avec l'espace que dans un partage de représentations de l'espace habité. En conséquence les tracés alternatifs sont moins utiles pour saisir le phénomène d'appropriation collective du quartier mais ils illustrent en revanche ce que notre demande de visite produit sur les enquêtés et quelles logiques ils mobilisent, plus ou moins consciemment, pour en définir le parcours. Ces visites atypiques permettent, en confrontant tracés et discours, de mettre en lumière des formes singulières d'appropriation et leurs liens avec les usages ainsi que des rapports tel que l'attachement ou au contraire le rejet.

En même temps qu'elle révèle les dimensions et la structure du quartier, la visite nous éclaire sur les rapports que les habitants entretiennent avec celui-ci, que ceux-ci soient affectifs (attachement, fierté, rejet, *et cetera*) ou fonctionnels. C'est là tout son intérêt : la lecture du quartier qu'elle nous propose s'inscrit sur ces deux plans pour nous apporter une vision globale de ce qui se joue à cette échelle vécue.

Les tracés des visites ne sont pas simplement dépendants des représentations présentées précédemment, c'est-à-dire celles des dimensions et de la structure du quartier. Ils sont aussi le fruit de la volonté, consciente ou non, que les enquêtés ont de nous transmettre leurs connaissances et considérations sur celui-ci ou plus généralement sur la ville ou la vie urbaine. Ils se saisissent de la demande que nous leur adressons et modèlent alors leur visite de sorte qu'elle comporte des passages au sein des lieux qui leur permettront de servir de support à leurs différents propos. Mais le rapport est souvent inversé et c'est parce qu'ils empruntent un certain trajet, qu'ils passent dans certains lieux que les enquêtés en arrivent à produire un discours complet sur leur quartier. S'instaure alors un rapport dialectique entre le trajet proposé, l'enchaînement de lieux traversés où l'on s'arrête ou non, et le discours tenu le long de celui-ci. Si la structure générale des tracés découle de la volonté de se rendre dans un certain nombre de lieux pour pouvoir les commenter, la réalité matérielle des lieux impose certaines contraintes aux trajets qui se traduisent alors par des propos non anticipés, c'est là tout l'intérêt de la méthode et la matérialisation de son caractère involontaire.

Il est possible d'élaborer un « chapitrage » thématique du quartier en en faisant apparaître les thèmes majeurs convoqués dans tel ou tel lieu. L'analyse couplée des discours et des lieux dans lesquels ils sont tenus fait apparaître les valeurs des individus et les jugements portés sur tel ou tel aspect du quartier. Elle nous permet aussi d'appréhender assez précisément le degré de connaissance que les enquêtés ont du quartier, du moins le degré de connaissance qu'ils estiment en avoir. Pour ceux qui sont bien informés ou s'estiment comme tels, la visite est ainsi l'occasion de témoigner de ses connaissances. Certains enquêtés abordent par exemple l'enjeu de la mixité sociale au cours de la visite lorsqu'ils passent devant certains bâtiments, montrant ainsi qu'ils les identifient clairement comme abritant du logement social et maîtrisent les enjeux qui s'y rapportent. D'autres nomment systématiquement les différents ensembles du quartier par le nom du programme immobilier correspondant, démontrant alors leur intérêt pour le projet urbain et son évolution. On retrouve pareil étalage de connaissances dans les différents lieux se prêtant à l'apport de précisions techniques, ainsi recueille-t-on notamment de nombreuses justifications, souvent fantaisistes, de la présence d'éoliennes dans le parc ou quantité d'explications sur le fonctionnement du système de récupération des eaux de pluie. Pouvoir distiller ces informations permet à la fois aux habitants de nourrir leur discours, d'éviter d'inconfortables silences et de se valoriser vis-à-vis de l'enquêteur. Cela les conduit alors à orienter la visite de sorte à ce que le trajet emprunté leur permette de faire montre de leur connaissance des lieux. C'est là un effet classique de la situation d'enquête : l'enquêté cherche à la fois à apparaître sous un jour favorable aux yeux de l'enquêteur, donc à lui démontrer sa maîtrise du sujet, et à lui être utile en lui apportant des informations, agissant alors par projection des attentes qu'il pense être celles de l'enquêteur. Ces deux aspects se superposent à la spécificité de notre demande lorsque les enquêtés établissent



HN1 (locataire secteur social, visite : 25 min et 566 m)
réalise une visite centrée autour de son bâtiment, c'est l'essentiel de ce qu'elle connait du quartier en tant que piéton, sa situation de handicap moteur l'empêchant de se rendre plus loin.

HN3 (locataire, visite : 37 min et 1 436 m) et HN4 (locataire, visite : 27 min et 1 185 m)
sont un couple de « pendulaires », ils vivent à Bottière-Chénaie
mais travaillent respectivement à La Roche-sur-Yon et Saint-Nazaire.
Ils ne fréquentent que très peu le quartier, leur usage se résume à celui de la médiathèque et au chemin qu'ils parcourent entre leur domicile et le tramway qui les emmène à la gare ou au centre-ville.
Leurs visites décrivent une droite reliant ces trois points
(ici le tracé correspondant à la visite de HN3).

HN9 (propriétaire, visite : 22 min et 1 557 min)
entretient un rapport de rejet avec le quartier. Elle a acheté avec son ami dans un projet de vie commune qui n'a pas abouti. Elle reproche au quartier de n'être peuplé que de jeunes couples avec ou sans enfants, ce qui aurait dû être son cas. Ce rejet se retrouve tant dans son discours que dans le trajet de sa visite. Elle explique ne pas avoir choisi l'appartement et le quartier mais avoir suivi son ex-compagnon. Elle nous emmène uniquement en dehors de la ZAC en marchant à une vitesse soutenue et sans faire de pause tout en tenant des propos concernant quasiment uniquement celle-ci dans une perspective très critique.

HN12 (propriétaire) nous propose une visite très développée (1 h 37 min et 4 041 m) : il est le seul à passer dans toutes les zones du nouveau quartier (le tracé de son parcours est une variante allongée du tracé récurrent). Ceci s'explique notamment par sa connaissance des lieux plus approfondie que la moyenne et sa forte adhésion au projet. Il a fait partie des premiers habitants et est le seul de nos enquêtés à avoir un parcours résidentiel interne au quartier (logement social puis accession à la propriété). Il est par ailleurs investi dans la vie du quartier (association de parents d'élèves) et se rend régulièrement aux réunions d'information et de concertation.

HN16 (locataire secteur social, visite : 1h05min et 4305m)
nous fait réaliser une visite à deux pôles : les deux centres commerciaux les plus proches, qu'elle fréquente assidument (situés à l'extérieur du périmètre de la ZAC), le reste du quartier ne l'intéressant guère. Ses commentaires lors de la visite ne portent quasiment que sur sa pratique des commerces.

HN20 (locataire secteur sociale) nous fait réaliser une visite beaucoup plus longue que la moyenne (4 107 m en 54 min) et passant à l'extérieur des frontières de la ZAC. Ceci vient notamment du fait qu'il pratique le quartier uniquement à vélo et pour se rendre dans des lieux à l'extérieur de ce périmètre (le centre commercial et la piscine les plus proches) où ils nous emmène en précisant connaître les « raccourcis ».
Sa visite se déroule davantage à une échelle cycliste que piétonne.

Fig. 5 Exemples de tracés alternatifs

les paramètres de la visite qu'ils nous proposent et en orientent donc le dessin.

Certains commentaires, types de propos ou thèmes de discussion reviennent de manière récurrente dans les mêmes lieux. Par exemple, les passages le long du ruisseau, espace traité de manière « naturelle », s'accompagnent régulièrement de réflexions sur le rapport entre ville et campagne ou sur la nature en général quand la place centrale accueille essentiellement des commentaires sur l'architecture et la vie du quartier. Ces deux espaces semblent ainsi offrir un support adapté au développement de discours sur des thématiques spécifiques. Plus subtilement la route de Sainte-Luce, principal axe routier du quartier (18 000 véhicules/jour) n'est quasiment le support d'aucun commentaire sur l'automobile, le trafic ou les nuisances, l'essentiel des commentaires sur ce thème étant réalisés dans les rues les moins fréquentées lorsqu'est évoqué le problème du stationnement. La récurrence de l'évocation de thèmes identiques dans les mêmes lieux par des enquêtés différents confirme selon nous l'existence de potentialités ou prises sur l'espace [37] qui orienteraient les propos spontanément tenus dans un lieu ou un autre et incitent aussi les enquêtés à nous y emmener afin de pouvoir mieux développer les discours qu'ils souhaitent. Cette logique de prises, confrontée à la forme des tracés, et notamment des éléments récurrents, affine notre connaissance des représentations du quartier mais nous éclaire surtout sur la manière dont les individus organisent plus ou moins volontairement la visite qu'ils nous font réaliser. Ces prises de l'espace participent à la construction des tracés des visites : les enquêtés, confrontés à notre demande, les utilisent comme des accroches à la fois spatiales et discursives. Elles leur permettent ainsi de choisir parmi les différentes possibilités qui s'offrent à eux à tout moment du trajet à la fois dans la configuration de celui-ci et dans les propos qu'ils tiennent dans les différents lieux du quartier. Ainsi peut-on penser que c'est parce que certaines prises apparaissent de façon évidente à la plupart des enquêtés, qu'elles sont en quelque sorte fortement partagées (parler de son rapport à la nature dans un parc…) que nous retrouvons le tracé récurrent même s'il n'est pas impossible d'emprunter d'autres voies. Nous suggérons alors que le contenu des visites, trajets et commentaires, résulte de la confrontation des intentionnalités de visites de nos enquêtés et des prises du site : c'est ainsi que se forment les représentations instantanées auxquelles nous accédons.

Conclusion

Qu'est-ce finalement que faire visiter son quartier ? La visite place l'enquêté dans une situation active vis-à-vis de son environnement quotidien. Il ne réalise pas une simple description ou ne se contente pas d'émettre des commentaires sur tel ou tel sujet proposé par l'enquêteur. La visite le force à prendre possession du terme quartier et à en mobiliser physiquement et mentalement ses représentations. Sa première démarche est alors de se positionner sur ce que faire visiter signifie et à travers cela de choisir quel espace il donne à voir. Circuler dans le quartier permet alors de décrire celui-ci spatialement mais aussi de se saisir des prises offertes par les différents lieux [37] qui le composent pour disserter sur un aspect ou un autre ou déterminer la direction à suivre pour la suite de la visite. Le choix de traverser ou de s'arrêter dans un lieu plutôt que dans un autre, le passage systématique de la visite dans certains lieux emblématiques ou la récurrence dans les thématiques abordées à un endroit précis révèlent cette logique et nous laissent entrevoir l'existence de ces prises matérielles ou symboliques. Les enquêtés abandonnent alors en partie le rôle de guide que nous leur avons confié. Ils sortent ainsi d'une relation où ils seraient des observateurs experts chargés de dispenser leur savoir sur les lieux pour rentrer dans un régime plus incluant et découvrir alors avec nous ce que l'espace de leur vie quotidienne raconte de celle-ci et du partage de l'image d'un morceau de ville. De l'analyse des tracés des visites réalisées émerge ainsi l'existence d'une réalité collective du quartier en tant qu'entité physique distincte, incluant des limites reconnues et des lieux emblématiques. Cette réalité collective nous arrive sous différentes formes, marquée par l'influence des références individuelles. Mais ces multiples variantes esquissent les fondements d'un espace dont l'évocation trouve assurément un écho aux oreilles de ceux qui l'habitent : le quartier.

Tracés et intentionnalités de visites disent beaucoup sur ce que les habitants entendent par « quartier » : il s'agit bien pour eux dans l'essentiel d'inscrire leur visite à la fois dans les lieux que l'on pratique et dans ceux qui structurent fortement le quartier que ce soit en termes matériels (les axes principaux et les hauts lieux) ou d'image (hauts lieux). On hésite alors en permanence entre faire visiter son quartier dans le sens d'en montrer ce qu'il a de plus banal, de plus commun pour soi puisque inscrit dans une routine quotidienne, et pour ce qu'il a de plus valorisant, de plus montrable, des lieux considérés comme remarquables par leur caractère agréable, fonctionnel ou esthétique mais aussi pour les thématiques qu'ils permettent d'aborder. Ce double jeu définit autant le quartier étudié que ce que produit notre demande de visites sur les enquêtés : en un sens la question que nous posons formule une injonction à nous livrer des représentations individuelles, celles de l'espace pratiqué, et des parts de l'image sociale du quartier, celles de l'espace qu'il faut montrer. Les habitants ne répondent pas strictement à notre question, à savoir « qu'est-ce que votre quartier ? » mais nous proposent

une interprétation personnelle, modelée notamment par les espaces qu'ils pratiquent, de ce qu'ils imaginent être la réponse à la question « qu'est-ce que le quartier dans lequel vous vivez ? ». C'est donc moins 21 espaces appropriés individuellement que nos tracés racontent mais plutôt 21 interprétations de l'image collective d'un même espace qu'ils nous donnent à voir.

C'est parce qu'elles convoquent à la fois de l'intime et du social que nos visites permettent de comprendre les jeux d'échelles et de représentations qui traversent le quartier. Elles mettent alors en exergue tout le potentiel de la marche comme processus à même de révéler les représentations mentales individuelles et collectives d'un quartier, finalement compris comme un espace identifié et de taille relativement réduite. Les visites sont adaptées pour saisir les limites, les dimensions, la structure et les hauts lieux, donc l'identification, ou non, d'un espace, et d'en formuler alors une définition vécue. Par ailleurs et bien que nous ne l'évoquions que brièvement dans ces lignes, nos visites permettent de récolter des discours extrêmement riches à propos des différents lieux du quartier, discours ayant l'avantage d'être peu influencés par les propres représentations de l'enquêteur puisque grâce à un relatif effacement de ce dernier les enquêtés dialoguent avec eux-mêmes en s'appuyant sur l'espace qui les entourent et notamment sur les prises évoquées. En un sens c'est alors bien sur le double registre de « faire visiter » et de « visiter » que jouent nos enquêtés, l'habitant comme guide façonnant l'espace de la visite alternant avec l'espace façonnant la conduite du visiteur. On le voit, les représentations habitantes du quartier sont, dans cette perspective, intrinsèquement et inextricablement liées aux caractéristiques de l'espace et à celles des individus qui le reçoivent.

Quid alors du lien avec ceux qui ont eu la charge de concevoir cet espace et l'ont donc investi de leurs propres représentations ? En d'autres termes, quelle est l'influence des responsables de la production de la ville dans la construction des représentations de ceux qui la reçoivent ? Inversement, quels enseignements peuvent fournir nos visites sur l'influence entre propriétés matérielles et symboliques de l'espace et rapport au quartier et comment peuvent-ils alors servir pour guider l'action urbanistique ? Si l'opérationnalisation d'une pareille méthode de réactivation *in situ* des représentations reste à construire, elle pourrait devenir, une fois reproduite à différents stades d'une opération d'urbanisme, un formidable outil de documentation des rapports des habitants à l'espace en transformation.

Bibliographie

1. Benjamin W (1997) *Paris, capitale du XIXe siècle : le livre des passages*. Éditions du Cerf.
2. Debord G (1956) *Théorie de la dérive. Les lèvres nues 2 : en ligne, non paginé.*
3. Petiteau J-Y, Pasquier E (2001) *La méthode des itinéraires :* récits et parcours. In : Grosjean M, Thibaud J-P (éds.) *L'espace urbain en méthodes*. Parenthèses, pp 63–77.
4. Thibaud J-P (2001) La méthode des parcours commentés. In : Grosjean M, Thibaud J-P (eds.) *L'espace urbain en méthodes*. Parenthèses, pp 79–99.
5. Ascher F (1998) *La fin des quartiers ?* In : Haumont N (ed.) *L'urbain dans tous ses états : Faire, vivre et dire la ville*. L'Harmattan, pp 183–201.
6. Baudin G, Genestier P (2002) *Banlieue à problèmes : la construction d'un problème social et d'un thème d'action publique*. La Documentation Française.
7. Authier J-Y, Bacqué M-H, Guérin-Pace F (2007) *Le quartier : enjeux scientifiques, actions politiques et pratiques sociales*. La Découverte.
8. Boutaud B (2009) Quartier durable ou éco-quartier ? Cyrbergeo: *European Journal of Geography* : en ligne, non paginé.
9. Da Cunha A (2011) Les écoquartiers, un laboratoire pour la ville durable : entre modernisations écologiques et justice urbaine. *Espaces et sociétés 144-145*(1) : 193–200.
10. Humain-Lamoure A-L (2007) Le quartier comme objet en géographie. In : Authier J-Y, Bacqué M-H, Guérin-Pace F (éds.) *Le quartier : enjeux scientifiques, actions politiques et pratiques sociales*. La Découverte, pp 41–51.
11. Bourdin A (2004) L'individualisme à l'heure de la mobilité généralisée. In : Allemand S, Ascher F, Lévy J (éds.) *Les sens du mouvement. Modernité et mobilité dans les sociétés contemporaines*. Belin, pp 91–98.
12. Lussault M (2000) Le mythe du quartier. *Documents Sciences de la ville, Maison des Sciences de la Ville, de l'Urbanisme et des Paysages 5* : 3–8.
13. Abric J-C (1987) *Pratiques sociales et représentations*. PUF.
14. Jodelet D (2003) *Les représentations sociales*. PUF.
15. Chalas Y (2007) L'urbanisme comme pensée pratique. Pensée faible et débat public. *Annales de la Recherche Urbaine 80-81* : 205–214.
16. Debarbieux B (2004) Les problématiques de l'image et de la représentation en géographie. In : Bailly A (éd.) *Les concepts de la géographie humaine*. Armand Colin, pp 199–211.
17. Ramadier T (2003) Les représentations cognitives de l'espace : modèles, méthodes et utilité. In : Moser G, Weiss K (éds.) *Espaces de vie. Aspects de la relation homme-environnement*. Armand Colin, pp 177–200.
18. Imbert M (1987) Quartier. In : Merlin P, Choay F (éds.) *Dictionnaire de l'urbanisme et de l'aménagement*. PUF, pp 743–747.
19. Grafmeyer Y (2007) Le quartier des sociologues. In : Authier J-Y, Bacqué M-H, Guérin-Pace F (eds.) *Le quartier : enjeux scientifiques, actions politiques et pratiques sociales*. La Découverte, pp 21–31.
20. Guérin-Pace F (2007) Le quartier entre appartenance et attachement : une échelle identitaire ? In : Authier J-Y, Bacqué M-H, Guérin-Pace F (éds.) *Le quartier : enjeux scientifiques, actions politiques et pratiques sociales*. La Découverte, pp 151–162.

21. Bassand M, Kaufmann D, Joye D (2007) *Enjeux de la sociologie urbaine.* Presses Polytechniques Romandes.
22. Semmoud N (2007) *La réception sociale de l'urbanisme*. L'Harmattan.
23. Ascher F (2008) *Les nouveaux compromis urbains : lexique de la ville plurielle*. Éditions de l'Aube.
24. Moliner P, Rateau P, Cohen-Scali V (2002) *Les représentations sociales. Pratique des études de terrain*. PUR.
25. Giust-Desprairies F (2004) Représentation et imaginaire. In : Barus-Michel J, Enriquez E, Lévy A (eds.) *Vocabulaire de psychologie. Positions et références*. Erès, pp 231–250.
26. Jodelet D (2008) Le mouvement de retour vers le sujet et l'approche des représentations sociales. *Connexions 89* : 25–46.
27. Adam M (2013) Étude croisée des représentations des concepteurs et usagers de deux écoquartiers : échafaudage théorique et méthodologique. *Urbia hors-série 1* : 23–36.
28. Authier J-Y, Lévy-Vroelant C, Bensoussan B *et al.* (2001) *Du domicile à la ville : vivre en quartier ancien*. Anthropos.
29. Lynch K (2001) *L'image de la cité*. Dunod
30. Di Méo G (1994) Épistémologie des approches géographiques et socio-anthropologiques du quartier urbain. *Annales de Géographie 577*(103) : 255–275.
31. Di Méo G (2003) Perception. In : Lévy J, Lussault M (eds.) *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Belin, p 701.
32. Chalas Y (2000) *L'invention de la ville*. Anthropos.
33. Thibaud J-P (2007) La fabrique de la rue en marche : essai sur l'altération des ambiances urbaines. *Flux 66-67* : 111–119.
34. Merleau-Ponty M (1945) *Phénoménologie de la perception*. Gallimard.
35. Petiteau J-Y (2010) *Être à la rue*. In : Thomas R (éd.) *Marcher en ville. Faire corps, prendre corps, donner corps aux ambiances urbaines*. Éditions des archives contemporaines, pp 47–61.
36. Mondada L (2001) L'entretien comme événement interactionnel. In : Grosjean M, Thibaud J-P (éds.) *L'espace urbain en méthodes*. Parenthèses, pp 197–214.
37. Gibson J (1979) *The ecological approach to visual perception*. Houghton Mifflin.